

« mauvais ton, Mabel, pour ne pas dire plus, je ne pense pas que ton ami soit capable d'agir ainsi »
 « Sois certaine, qu'il n'a pour moi que de l'amitié, et qu'il a agi comme tout cavalier galant fait le jour de la St. Valentin ; quoiqu'il faut avouer que ses vers et sa requête sont quelque peu énergiques. »

— « Ne lui en parleras-tu pas ? demandai-je. »

— « Certainement non, Mabel, ce serait du plus mauvais goût de porter sa fleur ou de lui laisser entendre que je sais que le valentin vient de lui. Et elle reprit joyeusement le refrain : « Mon Cœur, mon cœur est au delà des mers. » »

— « Est-ce vrai Sybil ? »

— « Qu'est-ce ma petite sœur ? »

— « Que ton cœur est au delà des mers ? »

— « Oh ! quelle petite fille positive ! Bien oui, Mabel ; je ne te cacherai pas ; et un jour ou l'autre, j'irai trouver mon cœur. »

Sybil retourna au salon et je restai seule avec mes pensées. Un nuage de tristesse semblait être tombé sur tout ce qui m'entourait. En vain, je me disais que j'étais folle et présomptueuse, la vérité se dressait devant moi. J'avais donné mon cœur à Paul Lyndon, je l'avais aimé sans le savoir, tandis que c'était Sybil qu'il aimait.....

— « Viendras-tu ce soir au théâtre, Sybil, entendre le nouveau drame dont on parle tant ? » demandai-je mon père quand nous eûmes pris notre goûter. »

— « Non papa, » répondit-elle. « J'en suis bien fâchée ; mais j'ai promis d'aller chez Madame Morrell, avec Lady Daynton quinze jours avant mon départ de Paris. Il faut après tout que je tienne ma promesse, quoique j'aime mieux, je crois, voir jouer une jolie pièce que d'aller à un bal. Qui nous y accompagnera ? »

— « Seulement que Monsieur Lyndon et Mabel ; mais j'ai loué une grande loge, pensant que quelques unes de tes amies pourraient être ici. » Non, Papa, et Lady Daynton doit venir me chercher avec sa voiture vers les dix heures. »

— « Très-bien, Sybil. Amuse-toi comme tu l'attendras ma chère. Tu ne pourrais avoir un meilleur chaperon que Lady Daynton ; je vois donc qu'il faut que je prenne soin moi-même de ma petite Mabel. » Monsieur Lyndon dinera-t-il ici, comme il doit venir avec nous ? » demandai-je. »

— « Non ; il a un rendez-vous d'affaires ; mais il nous rejoindra à huit heures au théâtre. »

— « Je vais faire votre toilette, Mademoiselle Mabel, » me dit Sybil, en me saluant gaiement. « Un peu de goût parisien pour modifier vos excentricités anglaises fera de vous je suis sûre, une toute autre personne. »

Ainsi, quand j'allai m'habiller, Sybil m'accompagna. « Ils ne faut pas que tu regardes dans la glace, avant que j'aie fini, » me dit-elle, « et alors, tu verras une métamorphose. »

Je ressentais intérieurement, un trop grand abattement, pour m'occuper de savoir comment je paraîtrais. D'ailleurs, j'avais toujours été insouciant pour ce que plusieurs jeunes filles appellent, un « orgueil permis. » J'étais charmée de paraître avec avantage ; mais jamais personne ne prenait moins de trouble que moi pour cela.

Pendant que Sybil arrangeait et brossait mes cheveux, mon esprit était bien loin.

« Maintenant, regarde, » me dit-elle, « et dis moi si tu connais cette beauté ? »

Je levai les yeux vers la glace, et réellement, pour un moment, je doutai de ma propre identité.

« Je savais bien, » s'écria Sybil, « que cette tête Italienne avait de grandes ressources. »

Mes cheveux noirs, renvoyés en arrière, étaient arrangés en bandeaux et en pouffes. Un petit cercle de perles, brillantes comme des gouttes d'eau, s'y cachait à demi. Ma robe blanche tissée d'or, était si resplendissante, qu'à peine on pouvait distinguer les épaules et les bras ; un collier et des bracelets de perles, complétaient la toilette que j'étais obligée de reconnaître pour la plus recherchée que j'eusse jamais portée. Cependant je ne pouvais que soupirer en pensant combien cette parure qui m'aurait si fort intéressée la veille, me trouvait dans ce moment triste et indifférente. Je savais que les seuls yeux que j'aurais désiré charmer, cherchaient une corolle blanche sur une gracieuse tête blonde.

La salle était comble et la pièce qui se jouait commandait le plus haut intérêt. Je sentis, plutôt que j'entendis, la porte de la loge s'ouvrir, et Paul Lyndon, accompagné d'un vieil ami de la famille, entra et prit place près de moi. Leur conversation devait être bien intéressante car elle ne fut pas interrompue par le dialogue animé de la scène. Je me retournai pour saluer Monsieur Lyndon. La surprise et le plaisir qui se peignirent sur sa figure en m'apercevant, firent place aussitôt à une expression de désappointement.

— « Vous ne demandez pas où est Sybil, » demandai-je. »

— « J'étais sur le point de le faire, mais vous m'avez devancé. »

— « Elle n'a pu venir avec nous, car elle avait depuis longtemps contracté un engagement pour ce soir. »

Il ne me répondit pas, mais il paraissait si triste que je ne pus m'empêcher de le prendre en pitié.

« Comme il doit l'aimer, » pensai-je, « pour ressentir si profondément cette petite contrariété, car il le sait bien qu'il la reverra demain. »

— « Le spectacle n'a pas paru vous amuser, » remarquai-je en sortant du théâtre. »

— « Bien peu, je dois l'avouer. Au fait je n'y ai guère prêté attention. »

— « Où donc ont été vos pensées ? »

« Pas bien loin, mais il y a quelque chose que vous ne trouveriez pas digne de remarque, qui en a accru l'amertume. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je encore. »

« L'absence d'une petite fleur blanche, Mabel, » reprit-il passionnément, « dites-moi, pensez-vous que cette fleur sera jamais portée ? »

Je devins éramoisie, mes lèvres s'agitèrent, et mes yeux se remplirent de larmes. Je répondis :

— « Je le crains bien, — jamais. »

— « C'est assez ; je ne méritais pas un tel trésor. »

« Bonsoir, Mabel ; faites mes excuses à monsieur « Dean, » et avant que je pusse répondre, il était parti.

La voix de Sybil, quand elle chantait : « Mon